

ARIEL HOLZL

CIEUX

Vers 1870, dans l'Europe de la Pax Mechanica.

— Larguez les amarres ! Hissez les turbines !

La voix bourrue d'oncle Timbo dominait la tempête. Les médailles d'airain accrochées à ses longues moustaches s'entrechoquaient contre son gilet, ouvert sur un poitrail de barrique qui abritait un grand cœur, beaucoup de vin et encore plus de fumée.

— Costel ! Vadim ! Accrochez les flotteurs !

Perchée sur les falaises de Calais, la foire des romaniciens se préparait au départ. La tente du grand chapiteau claquait comme une voile de galion. Décollage imminent.

Oncle Timbo interrompit ses ordres pour se pencher vers Nadya, sa treizième nièce. La frêle jeune femme vérifiait une dernière fois le câblage de son aéroulotte. Hors de question qu'elle se détache des autres en plein vol.

— Où est passé ton frère ? demanda-t-il. Bien rentré de la ville ?

Nadya haussa les épaules.

— Oncle, je ne sais pas.

— *Dinlo* ! cracha-t-il.

La jeune fille se demanda si l'insulte la concernait, elle, ou son aîné.

— J'ai vu Patrin derrière l'atelier, signala la cousine Jaelle entre deux coups de vent.

Oncle Timbo se retourna vers Nadya.

— Va le chercher ! claqua-t-il. Dis-lui d'emmener la ménagerie à la cage ! Le ciel sent la foudre ! Il faut en profiter !

Nadya opina. Glissant ses longues tresses noires sous sa coiffe, elle partit vers le chapiteau.

Le vent gonflait la toile des flotteurs. Les turbines accrochées aux flancs des aéroulottes vrombissaient. La *rotkia* de Nadya, sa longue jupe aux couleurs explosives, dansait avec les rafales. Tissés sur la soie, les motifs floraux

en devenaient plus vrais que nature : on s'attendait à ce que leurs pétales s'envolent à tout instant.

En chemin, Nadya croisa trois de ses tantes et deux fois plus de ses cousines. Elles ramenaient par le cou des oies bien grasses jusqu'à leurs cuisines. Un nouveau décollage annonçait toujours une nouvelle *patchiv*, une soirée festive qui durerait jusqu'à l'aube.

— Ne te coince pas les doigts dans les amarres, Nadyaskina ! J'ai envie d'entendre ton violon ! lui cria sa tante Mireli.

— Tante, c'est promis !

Maintenant, le vent soufflait plus fort que le diable. Pour pouvoir avancer, Nadya dut accrocher son harnais dorsal aux filins de sécurité qui traversaient le camp comme une immense toile d'araignée. Les contrepoids l'aidèrent à défier les rafales.

En faisant le tour du chapiteau, elle tomba nez à nez avec un ours.

— Meska ! s'exclama-t-elle.

Reconnaissant son nom, l'automate se dressa de toute sa hauteur et la salua de sa patte de cuivre. Le geste émerveillait chaque fois les visiteurs de la foire, surtout les plus jeunes. Même Nadya, qui l'avait vu au moins mille fois, ne put s'empêcher de sourire.

Derrière Meska l'ours, le reste de la ménagerie mécanique : Machka la tigresse, Poshum le mouton, Bobo le ouistiti et Ruv la louve avançaient en file indienne. Son frère Patrin leur emboîtait le pas. Il avait le crâne aussi dur qu'un automate, mais hélas, pas sa logique.

— Surprise de me voir ? la salua-t-il avec un clin d'œil.

— Plutôt, oui ! Tu les emmènes à la cage ?

— Tout à fait. Ils ont mérité un petit casse-croûte, tu ne crois pas ? Ça sent la foudre !

Nadya pouffa contre sa paume.

— Tu parles comme oncle Timbo. Et pour une fois, tu devances même ses demandes. Quand je lui raconterai ça, il ira prier la Vierge noire, c'est sûr !

— Toi aussi, tu me prends pour un *dinlo* ? répliqua Patrin avec une mimique offensée.

— Non. Je pense juste que t'as plus de *mùza* sous l'*godĩ* que dans ton assiette...

Patrin ricana.

— Tu m'accompagnes à la cage ?

— Je devrais peut-être aller vérifier les attaches de l'aéro... hésita-t-elle.

— Laisse-toi vivre, *phèn*.

Patrin nettoya ses mains couvertes de graisse de moteur sur son bandana,

puis il passa un bras autour des épaules de sa sœur. Sa mine se pinça, mais elle se laissa conduire sous le chapiteau.

Sagement alignés, les automates de la ménagerie patientaient au centre de la piste, devant la cage de Faraday. Frère et sœur s'installèrent à l'intérieur. Quelques tours de manivelle leur permirent d'ouvrir le sommet de l'énorme tente, retroussant la toile de part et d'autre comme un rideau de théâtre pour laisser apparaître le ciel d'orage.

Attirés par le cylindre de métal, les éclairs ne tardèrent pas à frapper la cage.

Nadya sursautait à chaque impact. Les flashes de lumière lui rappelaient les bombes au phosphore qui avaient secoué l'Europe et emporté leurs parents, dix années plus tôt. Mais le rire communicatif de Patrin éloigna vite les souvenirs délavés de la guerre.

Les animaux mécaniques, quant à eux, rapprochaient leur ossature de cuivre de la cage. Les rebonds de la foudre venaient frapper leurs vis et leurs pistons, électrifiaient leurs plaques et leurs roues dentées, rechargeaient leurs piles et leurs batteries. Un bain revigorant sous une pluie d'étincelles.

— Regarde, Nadya. Tu as vu comme ils se réjouissent ?

— Ils ne se réjouissent pas, *phral*. Ce sont juste des machines.

— Vraiment ? Alors pourquoi ils ont l'air plus heureux que toi ?

Un sourire fatigué ternit le visage de Nadya.

— Ça se voit tant que ça ?

Avant que son frère ne lui réponde, le chapiteau s'ébranla. La foire décollait enfin.

La structure tangua par deux fois, le temps que les flotteurs s'équilibrent. Puis la gigantesque hélice fixée sous la piste de bois prit le relais. Les câbles fixés au chapiteau tirèrent les aéroulottes vers les nuages. Il ne resta du campement des romaniciens qu'un peu de sciure, quelques mégots et des traces d'huile dans la boue.

Comme d'habitude, Nadya emporta son violon à la *patchiv*. Et comme d'habitude, elle n'osa pas en jouer. Personne ne lui fit la remarque. Pas même la tante Mireli.

Par honte d'elle-même, Nadya se força cependant à boire les godets de vin chaud qu'on lui tendait, à danser sur la piste du chapiteau qui servait au banquet jusqu'à avoir mal aux pieds et à chanter autant de *djilia* entraînantes. Mais, au bout de la troisième heure autour du grand feu, lorsque les lampions se tamisaient, que les cordes des guitares lancinaient et que les

accordéons donnaient l'impression de se moucher, elle décida de partir. La tête lui tournait déjà.

Elle salua Patrin, en plein numéro de cracheur de foudre pour amuser les enfants, puis sortit par les filins. Son aéroutotte se trouvait tout au bout du campement volant ; elle se demanda un instant si elle n'avait pas trop bu pour la rejoindre. Heureusement, la tempête s'était calmée. Encore lourds de pluie, mais vides de tout éclair, les nuages défilaient sous ses pieds sans lui causer le moindre vertige.

Alors qu'elle approchait de sa demeure, elle remarqua une silhouette penchée sur les filins, pas loin de l'atelier.

— Oncle, tu as trop bu toi aussi ? plaisanta-t-elle pour attirer son attention.

Timbo cracha sa chique vers le vide. Puis il pointa du doigt une girouette de cuivre, surmontée d'une manche à air qui claquait comme un fouet.

— J'ai fait les calculs, dit-il la mine sombre. La tempête va nous faire traverser la mer façon boulet de canon. Puis nous expédier droit sur le Royaume-Uniforme.

Nadya frissonna.

— Oncle ! Risquent-ils de nous tirer dessus ?

Timbo la considéra avec de grands yeux. Puis il se mit à rire.

— Bien sûr que non, Nadyaskina ! Désolé si je t'ai effrayée...

Il fit craquer son cou de taureau, avant de reprendre :

— Le royaume respecte la *Pax Mechanica*. Si nous ne survolons pas leurs villes, nous n'avons rien à craindre.

— Alors pourquoi la triste mine ? continua la jeune femme, pas franchement rassurée.

— Je crains ce qu'on va y voir.

— Ça ne peut pas aller si mal, hasarda Nadya. Ils ont fermé leurs frontières il y a quoi ?... Cinq, dix ans ?

— Quinze. Depuis le coup d'État de la reine Ada. C'est la mort de son *dinlo* de père, en Grèce, contre l'Empire automate, qui a tout déclenché.

Nadya acquiesça. Durant leurs années d'errance, à chevaucher les tempêtes pour fuir les conflits, les romaniels avaient eu le temps de se familiariser, bon gré mal gré, avec les aléas politiques de l'Europe fracturée.

— Mais oncle ! La guerre est finie ! souligna-t-elle. Et tout le monde dit que la reine Ada aime la science, qu'elle a libéré toutes les colonies du Dominion et qu'elle...

— Je ne suis pas sûr que l'ère byronienne soit meilleure, l'interrompit Timbo. Les frontières sont toujours fermées. Si tout va bien, pourquoi ? Qui craignent-ils encore ? On ne peut pas porter la peur dans son cœur toute sa vie !

Nadya fronça les sourcils.

— Pourtant, *nous* fuyons aussi. Pourquoi ne pas retourner dans l'Empire ? Il lui retourna un regard plein de terreur.

— Et finir conscrits dans une manufacture impériale ? Certainement pas. Il tira les poils de sa barbe, l'air pensif.

— En plus, nous ne fuyons pas, Nadyaskina. Nous suivons le vent.

Comme pour approuver ses propos, un éclair fendit le ciel. Les nuages saignèrent quelques gouttes de pluie. L'orage revenait à la charge.

— Je crois que je ferais mieux d'aller me coucher... dit la jeune femme, ses fins yeux noirs perdus dans le vague.

Avant qu'elle ne parte, oncle Timbo posa une main rassurante sur l'épaule de sa nièce.

— On ne peut pas porter la peur dans son cœur toute sa vie, Nadya. Ni le chagrin.

— Oncle, bonne nuit.

Dans la pénombre de sa roulotte, Nadya se déshabilla lentement face à son miroir.

D'abord, sa coiffe. Puis sa blouse. Enfin, sa *rotkia*.

Les éclairs qui filtraient par les volets zébraient sa peau comme des cicatrices. La plus ténue de toutes était vraie. Elle caressa le croissant pâle sur son ventre, là où on lui avait enlevé le bébé. Les souvenirs éclataient comme des bombes au phosphore sous ses doigts crispés.

Des visages. Parfois des mots.

Ceux du *gadjo* de passage, un Français qu'elle avait trouvé beau et qui lui avait proposé de partager une tablette de chocolat. Malgré la douceur de la nuit et des promesses échangées, il s'était évaporé au petit matin comme la rosée, la laissant porter seule un fardeau trop lourd pour une jeune fille de quinze ans.

Puis les visages des tantes et des cousines à son chevet, quelques mois plus tard, gazouillant des ordres pour la sauver des complications. Une cohorte aimante aux doigts sanglants, aux traits tordus et fatigués.

Le visage de son fils, enfin. Bleu et sévère. Il n'avait jamais voulu respirer. Nadya se demandait souvent s'il avait senti la honte qui rongeaient le cœur de sa mère et avait décidé de sortir trop tôt pour la libérer.

Cela faisait déjà deux ans. Deux ans qu'elle n'avait plus touché son violon.

Elle plongeait ses yeux noirs sur son propre reflet, cherchant des réponses.

Comme d'habitude, elle n'y trouva qu'une tristesse amère, des regrets. Elle laissa le miroir s'en repaître et partit se coucher.

— Tu vois cette usine ? C'est pas une merveille ?

Patrin avait déréglé l'attache de l'aéroulotte qu'il partageait avec sa sœur pour la rapprocher le plus possible du sol. Il aimait particulièrement s'y poster à la nuit tombée, lorsque les rutilantes cités d'airain et de cuivre s'illuminaient d'électricité. Celle qu'il pointait actuellement du doigt était Birmingham, ville de hauts fourneaux où le brouillard avait cédé sa couronne à la fumée.

Même si elle aimait accompagner Patrin dans ses contemplations, Nadya ne partageait pas son enthousiasme pour les lumineuses cités. La campagne aux alentours n'en devenait que plus obscure, plus crasseuse.

— Si tu continues à allonger le câble, nous allons finir par heurter un arbre, le sermonna-t-elle. Ou une cheminée.

— Pcha' ! À cette vitesse ? Aucun risque. Depuis que la tempête est tombée, nous nous traînons comme des *niglos* boiteux. Je pourrais sauter et marcher plus vite !

Pour ce qui était de sauter, Patrin exagérait : l'aéroulotte se trouvait bien à quarante mètres au-dessus du sol.

— Encore combien de temps jusqu'aux côtes d'Éire ?

— Trois jours jusqu'à Belfast. Mais oncle veut établir la foire près de Dublin. Une semaine de plus.

Nadya se languissait de l'arrivée. Elle trouvait l'air du royaume irrespirable : les nuages sentaient le fer, le soufre, le charbon. Pour des gens qui détestaient tant l'Empire automate, les Brittons avaient une curieuse façon de le copier.

Le plus étrange était tous les champs à l'abandon qu'ils survolaient, tous les prés où pas un animal ne paissait, tous les petits villages sans une seule lumière ou un seul habitant. Où étaient passés les gens de la campagne ? Partis s'exiler dans le cuivre et l'acier ?

— Hé, *phèn* ! T'entends ?

Nadya dressa l'oreille. Les sons d'une cavalcade. Puis, un cri.

Elle scruta le sol. La débauche électrique de Birmingham transformait la nuit en pénombre sur plusieurs kilomètres à la ronde, aussi put-elle découvrir la source des bruits : là, juste sous l'aéroulotte, un enfant dépenaillé fuyait des hommes en armes. Leur uniforme noir et or les désignait comme des soldats brittons.

Malgré la distance, Nadya constata avec horreur que l'enfant – un blondinet qui n'avait pas douze ans – était couvert de sang. Il leva des yeux implorants vers la foire volante et se mit à courir. Son objectif ? Le sommet d'une colline que l'aéroulotte allait frôler. Ou presque.

— *Narvalow* ! Y reste au moins dix mètres jusqu'à nous ! Il peut pas les sauter ! s'exclama Patrin.

La colline se terminait en effet par une falaise abrupte. S'il tentait le plongeon, le gamin avait toutes les chances de se rompre le cou. Mais les soldats grimpaient à présent, lui laissant moins de choix qu'une bête aux abois.

— Le *pisot* ! Passe-le-moi !

— Nadya, non ! Tu ne vas...

Trop tard. Sous le regard médusé de son frère, elle attrapa l'énorme soufflet qui servait à regonfler les flotteurs et s'élança dans le vide. Elle se servit de l'épaisse enveloppe de cuir du *pisot*, encore toute gonflée de vent, pour amortir sa chute. L'impact tordit néanmoins sa cheville, et Nadya se mordit la langue jusqu'au sang. Ignorant la douleur, elle fonça s'interposer entre enfant et soldats. Ces derniers tirèrent leurs arquebuses électriques.

Patrin les regarda la mettre en joue depuis l'aéroulotte, muet et impuissant. Le campement s'éloignait déjà au gré du vent.

Nadya ne comprenait pas la moitié des injures qui pleuvaient sur elle, mais la haine suffisait à faire passer le message. Elle était toujours l'étrangère, la Rom, l'errante, l'intruse, la gitane, la voleuse d'orages... Peu importait les langues ou les lieux.

Seul réconfort dans la tourmente, le garçon se blottit contre elle. Même si Nadya tremblait devant les soldats sans visage, dont l'uniforme à haut col et le casque enfoncé ne laissaient dépasser qu'un sinistre masque à gaz, la chaleur de l'enfant continuait à lui donner du courage. Elle ne leur ferait pas le plaisir des suppliques ; elle décida de garder le silence jusqu'à ce qu'ils se décident à tirer.

Face à son insolence, les mains gantées se crispèrent sur les gâchettes. Trois soldats échangèrent des mots brefs, puis s'approchèrent avec leurs crosses levées.

Refermant son étreinte sur l'enfant, Nadya se prépara à se faire rosser.

Les coups ne vinrent pas.

Un bruit de pistons et de sabots métalliques avait capté l'attention de la troupe : monté sur un cheval automate, un officier approchait. Avec une raideur mécanique, la douzaine d'hommes se mit aussitôt au garde-à-vous.

Nadya, toujours prostrée sur l'enfant, ne vit pas l'officier mettre pied à terre. Lorsqu'elle osa un regard, des yeux pluvieux se trouvaient à moins de cinq centimètres des siens. Derrière son expression sévère, le gradé gardait un visage juvénile, couronné de cheveux plus roux que le cuivre de son canasson.

— Español ? Românesc ? Deutsch ? Français ? demanda-t-il.

— Oui, répondit simplement Nadya.

L'officier arrêta donc son choix sur le dernier.

— Je suis le capitaine Magnus Chambers, annonça-t-il avec un accent en dents de scie. Vous n'avez pas l'autorisation de poser le pied sur le territoire du Royaume-Uniforme. Selon les dispositions du congrès de Vienne, les droits que vous confère la *Pax Mechanica* sont, en conséquence, forfaits.

— Et vous ? Qui vous donne le droit de chasser des enfants comme des renards ? rétorqua Nadya.

Les lèvres de l'officier se retroussèrent. Il se tourna vers ses hommes, les abreuva d'ordres rapides, puis attrapa Nadya par le bras. Une poigne tenace dans un gant de cuir, qui mordit ses chairs comme un étau.

La jeune femme se débattit. Elle essaya de griffer le capitaine au visage, mais ne parvint qu'à faire sauter un bouton de son haut col.

La crosse d'une arqebuse s'abattit derrière son crâne.

Le garçon hurla.

Tout devint noir.

Nadya reprit conscience dans une chambre exiguë.

On l'avait allongée sur un fauteuil confortable, sans liens ni bâillon. Une forte odeur d'huile imprégnait la pièce. Elle rappelait l'atelier de la foire, où Patrin réparait les animaux. Dans un coin, un bureau croulait sous les livres. En face, un piano mécanique à rouleaux perforés. Oncle Timbo en possédait un du même modèle. Et au centre...

— Bonsoir, dit le capitaine Chambers.

Toujours en uniforme, il se tenait devant un lit impeccablement fait. Sous l'unique ampoule, ses boucles rousses se ternissaient, comme rouillées. Le bouton qu'elle lui avait arraché n'avait pas été recousu.

— Je vous prie d'excuser le désordre qui règne dans mes quartiers, continua l'officier.

En entendant où elle se trouvait, Nadya se recroquevilla dans le fauteuil.

— Quels sont vos talents ? reprit Chambers, sans se soucier de l'effroi qu'il causait.

— M... mes talents ?

— Que savez-vous faire de mieux ? clarifia-t-il avec raideur. Je vous aurais bien demandé votre profession, mais je ne suis pas sûr que vous en ayez une.

Son arrogance froide troublait moins Nadya que le fait de s'être réveillée dans sa chambre plutôt qu'une cellule. Qu'attendait-il d'elle ? Rien de bon.

— Je... je sais... tirer les runes. Dire la bonne aventure.

Elle lui avait sorti la première bêtise qui lui passait par la tête. Il secoua la sienne.

— Superstition ridicule. Quoi d'autre ?

— Je... cuisine. D'après mon frère et mes oncles, mon civet est à tomber du ciel...

Encore des bêtises. Elle voulait juste qu'il la voie comme une sœur, une nièce, et non comme l'ennemie.

— Nous ne cultivons plus ce genre d'appétits, répondit le capitaine.

Pourquoi parlait-il soudain ainsi au pluriel ? Les ongles de Nadya se crispèrent sur les accoudoirs.

— Rien d'autre ?

— Je joue du violon !

Un aveu bien dérisoire, mais elle l'avait presque crié.

Un éclat argenté pétilla dans les yeux gris du soldat.

— Ah. Voilà. La musique est... un bon début.

Même derrière son visage avare de sentiments, la réponse semblait l'avoir satisfait.

Il s'assit sur son lit et commença à retirer ses bottes.

— Aidez-moi à me déshabiller.

Le cœur de Nadya sombra dans sa poitrine. Quelque part, elle avait toujours su que la conversation finirait ainsi.

— Je ne veux pas... pas ça... Je ne suis pas une *lubni*... sanglota-t-elle dans le fauteuil.

Le timbre monocorde du capitaine flotta jusqu'à elle.

— Permettez-moi d'insister. Au moins les boutons de mon col. Vous semblez douée pour le faire... Il s'interrompit un instant pour retirer ses gants.

— ... et comme vous le voyez, je ne suis plus aussi habile qu'avant.

Les yeux de Nadya s'écarquillèrent.

Sans les gants, les doigts du capitaine n'étaient que de grossiers cylindres de cuivre.

— Vous êtes... s'étouffa-t-elle.

L'implication était trop énorme pour sortir.

Chambers entrouvrit son veston d'uniforme, dévoilant une épaisse plaque de zinc en guise de torse.

— De l'aide pour les boutons, s'il vous plaît.

Tremblante de curiosité, Nadya s'exécuta. Le haut col céda. Puis le veston. Les chausses.

À l'exception du visage, le corps du capitaine était lisse, métallique et complètement artificiel. Du bel ouvrage, aussi. Ses vérins et ses rouages travaillaient sans un bruit.

Sous le regard stupéfait de la jeune femme, il ôta un rouleau perforé de sa poitrine et le plaça dans le piano mécanique. Une mélodie martiale emplît bientôt la chambre.

En l'entendant, l'esprit de Nadya se remit à fonctionner.

— Les frontières... C'est pour cela que vous les avez fermées ? Vous vivez en autarcie... Pour qu'on ne sache pas...

L'automate regagna son lit inutile.

— Que pensiez-vous ? Que nous avons peur de l'infiltration automate ? De l'ennemi intérieur ? Que nous tenions les étrangers responsables de notre défaite ? Des maux qui frappent notre nation ?

Nadya n'osa pas répondre.

— Vous auriez eu parfaitement raison.

Il fit craquer ses phalanges de cuivre.

— Mais la reine Ada est une souveraine éclairée. Là où la reine Victoria souhaitait rouvrir les hostilités avec l'Empire automate, elle a su voir plus loin. Elle s'est même inspirée de l'ennemi, celui-là même qui lui ôta son père pendant la campagne de Grèce, pour assurer l'avenir du Royaume-Uniforme. Grâce à son Grand Plan, elle a su fédérer un peuple usé, au bout du rouleau après la guerre.

— Foutaises ! Si tout est si parfait, pourquoi garder le secret ? s'énerva Nadya.

— Le Grand Plan nécessite l'adhésion entière du peuple. Et du temps. Les conversions mobilisent toutes nos ressources. Certains ne comprennent pas le sacrifice de la chair pour l'envol de l'esprit. Les jeunes, en particulier. Comme ce garçon que vous avez voulu « sauver ».

Il insista sur le dernier mot en regardant Nadya droit dans les yeux.

— Vous forcez les gens à devenir des... C'est monstrueux !

— Nous les libérons. Des contingences de la chair. De la famine. Des douleurs et de la maladie. Un jour, de la mort elle-même.

Nadya secoua la tête, incrédule.

— À quel prix ?

— Un prix bien mince. Quelques activités récréatives de moins. Des sentiments émoussés.

— « *Émoussés* » ?

— Les grandes joies sont plus fades. Mais les grandes douleurs aussi. Machinalement, Nadya posa les doigts sur sa *rotkia*. La cicatrice sur son ventre la démangea, juste un instant.

— Vous n’allez pas me laisser repartir, n’est-ce pas... soupira-t-elle.

La musique du piano s’interrompit. Le rouleau avait atteint sa fin.

— Sa Majesté a décidé que le Royaume-Uniforme comporterait, pour des raisons d’indépendance économique relatives au Grand Plan, exactement vingt-cinq millions d’habitants. Pas un de plus, pas un de moins.

Le capitaine se releva pour changer le rouleau du piano.

— En d’autres termes, vous êtes de trop.

— Pourquoi ne pas me ramener à mon campement ? hasarda Nadya d’une voix blanche. Je sais où il se dirige. Je peux vous donner les directions.

— Pourquoi pas, en effet. Vous n’appartenez à aucune nation. Vous n’avez aucun intérêt comme prisonnier de guerre, aucun poids diplomatique. Personne ne croira vos dires. Vous êtes aussi inutile que le vent qui vous a menée ici.

Nadya rentra la tête dans ses épaules. Les paroles, pourtant si dures, trouvaient écho dans ses propres tourments. Sa propre honte.

— Cependant... continua Chambers, en laissant résonner le mot.

— Oui ? l’implora presque Nadya.

— Vous connaissez la musique. Nos chercheurs ont encore du mal à conserver les capacités artistiques des sujets lors de la conversion. Que diriez-vous de les aider ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?! s’emporta-t-elle.

Avec une lenteur délibérée, il pencha son visage vers Nadya.

— Parce que le Royaume-Uniforme doit comporter exactement vingt-cinq millions d’habitants.

La jeune femme comprit.

— Comment s’appelle le garçon ?

— John Windward. Un enfant trouvé. Aucun talent particulier.

— John... répéta-t-elle.

Elle posa sa main sur son bras de cuivre.

— Lorsque vous l’amèneriez à mon campement, pouvez-vous leur demander mon violon ?

— Ne voulez-vous pas nous accompagner ? Pour le récupérer vous-même ? Et faire vos adieux ?

— Non. Le violon suffit. Ils comprendront.

Des années plus tard, les frontières du Royaume-Uniforme s'ouvrirent à l'occasion de l'Exposition universelle. Le reste du monde put enfin découvrir le Grand Plan. Il ne laissa personne indifférent. Une nouvelle guerre semblait inévitable.

Parmi les visiteurs, l'ingénieur aéronautique Patrin Stoika et son fils adoptif. Les merveilles technologiques qu'ils y virent ne purent effacer de leurs mémoires les charniers de conversion et le regard vide des premières générations d'hybrides.

Au détour de Hyde Park, où se tenait l'exposition, ils entendirent les sanglots d'un violon. Ils les suivirent et découvrirent une belle automate en robe florale. Son visage de porcelaine était figé d'un sourire éternel, tandis qu'elle jouait avec brio. Sa musique manquait cependant d'un peu d'âme. Mais elle semblait tout à fait au goût des automates d'enfants qui l'entouraient et se précipitaient dans ses jupons.

